La Mandoline.

I

Salva marchait sur la route blonde, au bord du lac Léman, que le matin d'avril bleuissait de lumière. Les bourgades étageaient au penchant des coteaux leurs chalets à pesantes toitures, leurs maisonnettes peintes à galeries de bois, sous un vêtement de houblon et de vigne vierge. Aveugle depuis plus de vingt ans, Salva sentait, par la délicatesse de ses mains et de son visage, la splendeur souriante des vallons, dans le décor des Alpes et du Jura. Droit, portant avec fierté sa vieillesse, il était parti de son hameau de Lorraine un jour que l'incendie, en dévorant sa fortune, fit périr tous les siens, sa femme et ses enfants. Il était parti seul, n'emportant pour enchanter ses douleurs que la mandoline de sa fille, miraculeusement sauvée.

La route s'engagea, sinueuse, à travers des prairies. Salva eut une hésitation. Des enfants, dans un chantier de bois, jouaient à se balancer, à califourchon sur des planches. Lorsque l'un d'eux perdait l'équilibre et roulait parmi les copeaux, tous les autres poussaient des clameurs grossières.

—Vous allez vous tuer, leur dit Salva.

—Tiens!.... Un aveugle qui nous a vus, c'est drôle.

Ravis de pouvoir changer de jeu, ils descendirent de leurs balancelles.

—Vous avez tort de vous moquer d'un aveugle. Savez-vous ce que vous réserve le destin?

—Tiens! il vient nous faire la morale.

Salva, pressentant le péril, voulut éprouver quelle résistance il pouvait opposer aux injures. Dieu l'avait peut-être mis sur ce chemin de campagne, afin qu'apportant, en sa probité, la tentation du mal aux enfants hardis, il leur infligeât un châtiment exemplaire. Ceux-ci, âgés de douze à quinze ans, étaient blonds et gras, rustres familiers des bêtes. Pieds nus, la blouse ouverte, ils s'approchèrent de l'étranger, qui s'était assis sur un tronc d'arbre et, son bâton entre les jambes, se tenait immobile.

—Vous ne riez donc plus? leur dit-il

—Non.

Ils regardèrent la mandoline avec envie, ce jouet dont les cordes, comme les eaux au contact de la brise, vibrent au gré du cœur humain.

—Que voulez-vous de moi? demanda l'aveugle.

Le plus grand de la bande, un coureur de bois, se mit à rire en voyant l'homme remuer ses paupières; et les autres, moins téméraires, mais plus méchants, s'excitèrent au courage.

—La guitare! la guitare! Nous voulons l'entendre.

—Elle n'est pas pour distraire les créatures impies que vous êtes. Qui ose encore rire?

—Hein!.... qu'est-ce qu'il nous raconte? Prenons-lui cet instrument, qu'il a dû voler dans un château.

—Que bourdonnez-vous ensemble, démons? Laissez-moi.

Ils s'écartèrent, par feinte. Ils cherchaient soit des pierres, sur la route, soit des bâtons, dans le chantier.

—J'ai mon couteau, fit le plus grand. Qui va lui couper les ficelles de la guitare?

Puis il éleva la voix:

—Dis, mendiant, veux-tu nous jouer de ta musique?

—Tu ne la comprendrais pas.

—Hé bien! toi, tu vas comprendre.

Il sauta sur les poutres, se glissa derrière le mendiant, et crac! crac! en deux coups de couteau la guitare fut dérobée. Alors, s'en étant emparé, il courut au loin, sur le coteau, au pied d'un chêne, où ses camarades, qui vociféraient avec des jappements de chiens, coururent le rejoindre.

Salva tremblait. Il leva la tête. On l'avait dépouillé de sa fortune, de son âme. Il n'y aurait désormais pour lui que la triste ténèbre où il allait errer seul en tendant la main, honte suprême. Et, se dressant, il proféra de longues plaintes:

—Fils de brigands, vous n'avez jamais vu pleurer vos parents ni souffrir une bête. Rendez-moi mon trésor!

Il agitait ses bras, tout son corps suppliant; et de voir son impuissance, son désarroi d'aveugle, les enfants, au pied du chêne, riaient. Tous rassemblés dans l'herbe, ils essayaient d'arracher une chanson à l'instrument du pauvre. Mais le plus grand, dans sa frayeur d'être privé du jouet qu'il avait conquis, voulut repousser ses camarades. Ceux-ci se coalisant contre lui, le dépouillèrent à son tour du trésor merveilleux que Salva entendit, parmi les clameurs, rouler sur les pierres du coteau. Salva pleura, les mains sur la face, comme le jour de l'incendie. Puis, tout courbé, traînant son bâton, il monta vers le village.

II

Presque à l'entrée de Rémy, une noce achevait son festin, sous une treille de houblon. Peu d'invités, mais tous jeunes, d'aspect honnête et cossu. Les mariés, assis en face l'un de l'autre, se souriaient, heureux de la joie de leurs parents et de leurs proches: lui, jeune, brun comme l'ombre douce des platanes, le front couvert avec franchise, le buste orgueilleux de sa force; elle, vingt ans et blonde, jolie de l'azur de ses yeux et de la rougeur de ses lèvres.

Salva eut-il la sensation que ces paysans, épanouis par l'air de la fête, accueilleraient avec bonté sa peine? Il se présenta au seuil de la guinguette. Les visages radieux se tournèrent vers lui.

—Passant, que cherchez-vous? lui dit le marié.

—Je cherche des cœurs charitables qui comprennent ma peine.

La mariée, s'étant avancée vers le vieillard, le fit asseoir auprès d'elle. Il posa sur la table ses mains aux veines gonflées, et, tandis qu'on lui demandait de quoi il avait crainte, il répondit:

—Je ne crains rien, puisque je suis pauvre. Mais il vient d'être commis envers le pauvre un véritable sacrilège. Des enfants, au chantier de bois, m'ont pris mon âme.

—Votre âme!....

Les convives se regardèrent, croyant que cet homme était fou.

—Ne pensez pas que je radote, reprit-il. J'avais une mandoline, qui était l'unique souvenir de mes biens et de mes enfants. Elle me consolait, en endormant mes douleurs présentes, en évoquant, à la nuit de mes yeux, le jardin de mon passé. Des enfants, tout à l'heure, après me l'avoir dérobée, l'ont brisée sur des pierres. Trop heureux serais je, si j'en pouvais recueillir les morceaux.

—Oh! les vilaines créatures!....

—Ils ne savent ce qu'ils font. Je leur pardonne. Mais que deviendrai-je maintenant? Je ne sais plus. J'étais venu vers vous, afin de m'alléger un peu en racontant ma peine. Excusez-moi.

Il se levait, confus d'importuner la fête par ses alarmes, lorsque la mariée le retint auprès d'elle.

—Nous serions des mécréants, nous autres, si en ce jour béni nous laissions passer un malheureux sans lui offrir au moins l'hospitalité.

Chacun souhaitait, en sa pitié, racheter par un don généreux le maléfice des enfants du village. Un silence plein de mélancolie régna.

—Acceptez-vous, lui dit le jeune époux, une mandoline plus belle qui remplace la vôtre?

—Plus belle, oui; meilleure, et qui la remplace, non.

—Et moi, dit l'épouse, si je chante pour vous sur la mandoline nouvelle?

—Vous, oui, peut-être. Ma fille, savez-vous, me jouait toujours les mêmes musiques. Seulement ces choses me rajeunissaient, parce que la voix de mon feu les accompagnaient, ou la voix de la Moselle, dans les prés. Saurez-vous me rendre l'écho de mes enfants et de ma maison?

Le vieillard tremblait, en tâtonnant sur la nappe, comme pour retrouver entre ses doigts les doigts de sa fille.

—Allons, dit le jeune époux, qu'on aille de suite chez le lutherie. Puis, qu'on nous verse un vin pétillant de France.

Des bouteilles prudemment inclinées, le vin gris de la Moselle, en un murmure de ruisseau, s'écoula. Et chacun, d'un geste harmonieux, par-dessus les vases de porcelaine, leva son verre.

—Nous buvons en votre honneur, hôte vénérable. Nous désirons que jamais pareil jour d'émotions ne nous surprenne.

Tous les convives, graves et presque recueillis, s'étaient mis debout. Ils observaient le vieillard, qui demeurait paisible, les paupières closes, sa barbe plus brillante à cause d'un rayon de soleil qui tombait de la treille.

—Prenez mon verre, lui dit l'épouse. Qu'il vous soit aussi agréable que la coupe des sources.

Il accepta sans hésitation, et après qu'autour de lui les verres de cristal se furent entrechoqués, il parla, au milieu du silence:

—On ne doit jamais douter de Dieu. Je me croyais, sur la route, devenu à jamais un objet de risée et de honte, et voilà qu'il me semble remonter dans le ciel d'autrefois. Soyez heureux tous. Je n'avais pas encore, dans mes voyages, entendu des voix plus accueillantes que les vôtres; je n'avais pas rencontré des mains plus fraîches que celles de l'épouse, entre lesquelles la fortune aimera sûrement se poser, comme l'oiseau sur le plus tendre rameau d'une branche.

L'épouse riait, livrant ses mains légères au vieillard, qui n'osait les porter à ses lèvres. Il riait aussi, quand la servante rentra, rouge d'avoir couru.

—Voici la mandoline, dit l'épouse au vieillard anxieux. Permettez que je vous l'offre moi-même, dès que j'en aurais joué.

—Oui, répondit-il.

Tandis qu'accoudé sur la table il s'absorbait dans ses souvenirs, tous les convives regardaient, non sans appréhension, la mariée nouvelle qui, sous la feuillée, rayonna dans la blancheur de sa robe. Les yeux baissés, elle s'isola de même dans une songerie, revécut les heures de son adolescence auprès de sa mère, et, pinçant les cordes souples, elle chanta. Elle chanta d'une voix pure, avec les meilleures forces de son cœur, comme à l'église. Il sembla qu'il y eût alentour, dans le soir bleu, plus de lumière. Elle chanta vers le passé mélodieux encore de ses illusions et de ses rêves; vers l'avenir tout proche, qui luisait aux yeux de son âme, tel qu'une maison souriante sur le ciel d'autrefois. Elle était plus belle, en extase, ignorant qu'elle chantait. Puis, dans un soupir, elle se tut, des larmes à ses paupières. L'aveugle avait pleuré aussi, doucement, sans le savoir. La voix des temps heureux l'avait appelé du profond de l'espace, et tout frémissant de joie il avait revu, par delà les limites de la réalité, sa femme, ses enfants, là-haut, dans une Lorraine plus verte, où coulait un fleuve plus argenté que la Moselle.

Dès que le chant cessa, il y eut un silence de piété religieuse. Le vieillard tendit vers l'épouse ses mains durcies par le bâton de voyage et s'écria:

—Votre sincérité a fait le miracle que l'espérance me revienne. Je revivrai les temps heureux.

—Elle est à vous. Prenez....

La mandoline neuve, découpée simplement, présentait le galbe d'une amphore jolie. Salva la prit sur ses genoux avec amour; ensuite, l'ayant suspendue aux rubans de ses épaules, il se leva.

—Je ne veux plus vous faire languir avec mes misères. Adieu.

On le reconduisit sur la route. Il disparut à travers le village de Rémy, dans le soir violet dont les brumes rompaient sur les coteaux, sur les montagnes, au firmament çà et là étoilé.

III

Salva parcourut des plaines et des montagnes. Il jouait de la mandoline nouvelle, sans goût, hélas! sans espérance. Il jouait pour amuser les hommes, ses semblables, et les apitoyer sur sa détresse. La mandoline n'était plus entre ses mains le trésor vivant qui ranime le cœur du pauvre.

Il allait au hasard, revenant inconsciemment aux chemins déjà parcourus. C'est ainsi qu'un matin de juillet, à l'heure où bêtes et gens travaillent sur le coteau, il revint au village de Rémy. A sa droite, s'exhalait la fraîcheur du lac immense, dont les mouettes tendaient le flot en battant des ailes.

Le chemin pénétra parmi des jardins, au milieu des maisons peinturlurées, ornées de fleurs et de plantes. Penché sur le bâton fidèle, Salva songeait à sa Lorraine, vers laquelle, sans qu'il le soupçonnât, le destin le ramenait.

Il avisa le long des murs, au milieu de la route, une marche de pierre, afin de se reposer. C'était une maison toute jeune, entourée de galeries de bois, éclairée de fenêtres à menus carreaux, qu'atteignaient presque les tiges grimpantes du houblon. La porte ouverte laissait deviner une intimité de sagesse laborieuse. Il eut, une seconde, la sensation de retrouver le sol de sa Lorraine; il prit entre ses genoux la mandoline, avec la tentation de chanter pour lui-même, lorsqu'un pas timide apparut au-dessus de lui, sur l'escalier de bois.

C'était l'épouse, la fée bienfaisante de l'an passé. Plus aisée dans ses manières, elle rayonnait de force et de grâce. Son corsage mauve, son petit tablier à ramages écarlates, toute sa personne enfin s'harmonisait avec la coquetterie des prés et des maisons d'alentour. Elle portait sur ses bras un enfant, blond et rose comme elle, dont le maillot gardait encore le parfum de l'eau pure et des lavandes. Le mendiant se détourna. Alors elle rougit de confusion en reconnaissant dans cet homme vieilli, accablé, couvert de poussière, le passant superbe du banquet de ses noces.

—C'est vous! lui dit-elle.

—Moi.... Est-ce que je suis connu ici?

—Sans doute. Vous ne vous rappelez pas. Oh! pardon, vous ne pouvez savoir, puisque vous êtes aveugle. Mais ma voix a donc changé?

—Je ne comprends pas.

Elle descendit sur la route, et tandis qu'il se levait, avec la volonté farouche de fuir, elle l'arrêta. Au contact de la main généreuse qu'il avait caressée l'autre fois, il eut dans son être épuisé une douceur de vivre.

—Oui! s'écria-t-il, oui, j'ai souvenance. Ah! mon Dieu, le miracle!

Il pressait avec effusion la main libre de la femme, et touchant le maillot, rencontrant les menottes grasses de l'enfant, il se mit à sourire dans sa barbe en désordre.

—Il est à vous, ce petit Jésus?

—Oui.

—Alors vous êtes heureuse?

—Oui. Venez avec moi, je vous conduirai.

—Non, non répliqua-t-il. Je souillerais de ma misère votre maison, qui peut-être n'a pas encore abrité un seul vieillard. Laissez-moi....

Et, triste, il s'appuya sur son bâton, en branlant la tête.

—Vous ne chantez plus sur la mandoline? Nous vous avions donné tant de courage!

—Hélas! ce n'est plus ma mandoline, celle dont les sons chaque jour évoquaient pour moi le jardin du passé.

—Le jour de mon mariage, quand je chantai, je me souviens que des larmes coulaient sur vos joues.

—Je croyais que vous pouviez donner votre âme à l'instrument qui allait être mien. Mais vous n'avez pas le droit d'en priver votre foyer pour en donner une parcelle au pauvre qui erre sur les routes. Adieu.

—Restez encore, cela vous fera du bien. D'ailleurs, voici mon mari.

Celui-ci, d'abord stupéfait, s'avançait précipitamment. Il reconnut Salva, et un sourire fut sur sa face rouge et pleine, Salva, lui ayant tendu ses mains, le félicita d'une voix paternelle:

—Vous venez du travail, car vous portez l'odeur de la terre. Qu'elle vous accorde la douceur de récolter ses fruits longtemps après votre vieillesse exempte de maux et d'infirmités.

Le monde s'était rassemblé alentour, sur la route embragée où passait un troupeau de génisses. Salva se recueillit soudain. Dans un moment de silence, attentif à une rumeur de pas lointains, il murmura:

—Je les entends....

—Qui?

—Ces petits malheureux qui me volèrent mon trésor.

Ceux-ci arrivaient, en bande joyeuse, des champs où ils apprenaient, à leur tour, le travail. Et sachant, cette année, le prix de l'effort, ils se présentèrent penauds et confus devant le mendiant.

—Je savais bien, leur dit-il, que vous brisiez mon âme en brisant la vieille guitare qui pour vous n'était qu'un jouet. Prenez garde à vous, plus tard.

Des hommes grondèrent avec ironie en haussant les épaules. Néanmoins le plus grand des garçons toujours résolu, parlait:

—N'ayant jamais créé, nous ne savons que détruire. Heureusement, par jalousie envers mes camarades, afin qu'ils n'eussent rien de la vieille mandoline, j'en ai enterré les morceaux au pied du chêne, sur le coteau.

—Oh!.... Va me les chercher! supplia le mendiant.

Bientôt il les tenait entre ses doigts avec une crainte pieuse, et, les enfouissant dans son sac de toile, il rappelait tout bas sur ses lèvres les chansons d'autrefois. On le croyait fou de nouveau.

—Adieu, dit-il. Laissez-moi seulement embrasser ce petit Jésus, qui n'a pas peur du pauvre, puisqu'il ne pleure pas.

Ensuite, sans écouter aucune prière, il s'éloigna. A l'issue du village, il broncha contre une poutre dans le chantier. Le lac l'attirait, avec ses ondes frémissantes comme le blé des plaines. Il s'assit sur la berge, dans la solitude où des insectes bourdonnaient parmi l'herbe et le soleil. La, sans hésitation, il ensevelit pour l'éternité dans le gouffre les morceaux sacrés de sa mandoline, afin que l'eau les ranimât de sa plainte, de ses mots d'amour et de douleur qu'elle dit depuis des siècles, sans que les hommes la comprennent. Et tout alentour, sur le coteau, dans les jardins du village de Rémy, le chant des oiseaux, le murmure des haies, la voix du vent qui vient des Alpes, parurent, au cœur du mendiant, s'élever en un concert étrange célébrant son sacrifice.

FIANÇAILLES.

Arrivée à l'extrémité de la terrasse, Marcelle de Givraye écarta les branches d'un marronnier qui traînaient jusqu'à terre, et s'adressa à René Gervoy.

—Entrez dans mon salon.

Et tous deux pénétrèrent dans l'ombre fraîche du massif.

Au centre de l'espace vide, circulaire, le tronc énorme de l'arbre s'élevait, entouré d'un banc, ses feuilles drues formant un toit qui rejoignait d'un côté le fourré et s'inclinait à l'opposé au-dessus d'un petit mur dominant la plaine de très haut, ainsi qu'une tourelle avancée.

Par une sorte d'embrasure coupée à même les lilas, les buis et les genévriers, on apercevait le lointain des prairies ensoleillées et la Loire, qui coulait au bas de la propriété où Marcelle passait ses étés, en compagnie de sa grand'mère, la seule parente qui lui restât.

La jeune fille attira René.

—Regardez.

Après le jour discret de la salle de verdure, c'était brusquement l'éblouissement du soleil qui éclatait en un ciel de clarté: le scintillement du fleuve large, roulant une eau si limpide que le sable doré du fond se devinait au travers; puis, le moutonnement herbeux des prairies où paissaient une multitude de vaches fauves; à l'horizon, les teintes franches, les verts crus allaient s'atténuant, se fondant en une brume cendrée très douce.

Aveuglée par la lumière intense, Marcelle recula bientôt, gagnant le banc en trébuchant sur les marrons qui jonchaient le sol, encore à demi contenus par leur enveloppe épineuse.

—Je n'y vois plus! s'écria-t-elle gaiement.

Le jeune homme se plaça à côté d'elle, et, dans les insignifiances qu'ils échangeaient, une douce intimité frappait. Quelque peu cousins, fiancés dès le berceau par leurs parents, la mort de ceux-ci les avait séparés très jeunes; ils avaient grandi éloignés et s'étaient oubliés pendant des années. Puis, un hasard les avait rapprochés, et depuis quinze jours que René était au château de Cize, en le tête à tête que permettait Mme de Givraye, secrètement désireuse de voir les jeunes gens revenir aux anciens projets formés à leur égard, une absolue confiance, une vive admiration était née de Marcelle pour son cousin, tandis que René se laissait aller envers elle à un sentiment de tendresse très vite accru jusqu'à l'adoration.

Maintenant, elle se penchait et chargeait un pli de sa robe blanche de marrons, choisissant les plus beaux, aux tons brillants, capricieusement tachetés de blanc.

—Donnez moi votre canif.... J'ai perdu le mien.... C'est particulier que je ne puisse garder un couteau plus de huit jours!..

Rapidement, elle perçait le marron de six trous, y ajustant de petits bâtons, examinant gravement son travail.

—Quand j'étais enfant, j'appelais cela une vache.... Tenez, voici les pattes, et puis les cornes!

Et, tout à coup, elle jeta au loin le marron en éclatant d'un rire heureux, insouciant—le rire que désapprennent ceux qui ont vécu.

—Suis-je sotte, dites?

René la regardait, un coude sur son genou, une main soutenant son front, satisfait de la douce quiétude de leur amour, ravi du sentiment de bonheur que lui causait la présence de l'enfant chérie.

Il l'adorait pour sa précieuse innocence, pour ses puérilités, ses mobilités d'oiseau, ses impressions vives et fugitives d'enfant; il l'aimait surtout à cause de son être neuf, n'ayant que l'instinct, le pressentiment de la vie et non point l'expérience désespérante que quelques années de plus amèneraient en elle. Il l'adorait d'ignorer la coquetterie, les hardiesses qu'étalent maladroitement tant de jeunes filles. Il la devinait conquise, rien que dans la caresse de son regard naïvement amoureux, dans la soumission qu'elle lui montrait en leurs causeries.

Il se leva et revint contempler l'éloignement, baigné de lumière glorieuse.

—Oui, c'est splendide! fit-il, son enivrement intérieur ayant besoin de déborder.

Comme il méprisait les lâches; ceux qui s'abandonnent et désespèrent, inhabiles à saisir le bonheur, incapables de le créer! Il repassait les années de sa vie, avec un orgueil à les trouver toutes remplies de satisfactions, à peine marquées de minutes d'angoisse aussitôt combattues et vaincues. Son enfance, sa jeunesse laborieuse, son doctorat en médecine enlevé hardiment, la place enviée que malgré son jeune âge, il s'était déjà créée. Et maintenant, voilà qu'il touchait au but suprême; l'union avec une créature chérie et exquise!....

Il étendit le bras et cueillit une branche d'églantine perdue dans le feuillage. En vérité, quand il voudrait, cette enfant deviendrait sa femme! — Et, à cette pensée, il frissonna, envahi par un trouble délicieux, son orgueil d'homme profondément remué par l'idée que la destinée de cet être adorable fut entièrement soumise à sa volonté, dépendit d'un mot tombant de ses lèvres....

Il s'approcha de la jeune fille, et lui tendit les roses fragiles, aux quatre pétales faiblement orangés, l'enveloppant de son regard attendri.

Le moment était venu de parler, et, bien qu'il ne doutât point de la réussite, il avait regret de faire cesser le rêve exquis de leur affection non déclarée, justement sans prix, irrétrouvable parce rien de décisif n'existait entre eux.

Pourtant, résolu, il se rassit, les yeux fixés sur elle, scrutant sa physionomie. En une paix complète, elle avait repris le découpage attentif des marrons. La confection d'un sabot minuscule l'occupait extrêmement.

Enfin, elle releva la tête, et gaiement:

—Le combien sommes-nous? le 26, je crois?.... Je vais dater mon ouvrage, comme tout sabotier qui se respecte....

—Oui, le 26 septembre, répéta Gervoy. Que le temps passe vite!.... Je devrais être à Paris.

Elle lui jeta un regard prompt aigu et baissa aussitôt les yeux, sans mot dire.

23 Juillet 1899.

—Il me faudra partir la semaine prochaine au plus tard, reprit-il lentement, sans cesser de l'observer.

Déjà, elle avait dû réfléchir à ce départ inévitable, car elle était frappée par sa brusque annonce, mais non point étonnée. Un long silence régna. Elle ne parlait pas, ses doigts plus lents, moins sûrs, continuaient leur puéril travail; cependant, René devinait facilement la désolation infinie qui l'avait gagnée, assombrissait ses traits mignons, mettait une grâce souffrante, une lassitude en son attitude courbée, la tête penchée, les mains cherchant l'appui des genoux.

Subitement, elle tressaillit, et jetant le canif, elle serra sa main gauche, sur laquelle du sang coulait.

Gervoy eut une exclamation:

—Vous êtes blessée?

Elle se renversa en arrière et le regarda, ses yeux agrandis exprimant une détresse infinie.

Penché sur elle, il étanchait le sang avec son mouchoir, balbutiant éperdu;

—Mais ce n'est rien du tout, chérie!

Elle sourit faiblement.

—Oh! ce n'est pas ça!

Un flot de tendresse inonda le cœur du jeune homme. Il entoura Marcelle de ses bras, en une douce prise de possession.

—Mon aimée! murmura-t-il, ses lèvres effleurant le visage qui se posait sur sa poitrine.

Ils restèrent quelques minutes immobiles, silencieux, trop émus pour parler. Enfin, René souleva la main blessée entortillée de son mouchoir, et baisant le poignet:

—Ma femme, dites?.... Vous serez ma femme?....

Elle ne répondit pas, les yeux au loin, réfléchissant, profondément. Certes, plusieurs fois l'idée de son mariage avec René avait traversé son esprit, mais comme un rêve ainsi qu'une de ces choses charmantes et improbables à quoi l'on songe sans y attacher le précis des réalités.

Il la pressa contre lui.

—Répondez-moi, Marcelle.... Vous voulez bien?

L'abandon de sa vie d'orpheline, le précaire de l'existence de sa vieille grand'mère passèrent en un tableau rapide et sombre dans la pensée de la jeune fille, suivis de la vision radieuse de ce grand amour qui venait à elle.

Et comme René recommençait.

—Dites-moi.... vous voulez?

—Oui, prononça-t-elle tout bas gravement.

Puis, tout à coup, elle éclata en sanglots, et passant ses bras autour du cou de René, elle s'appuya toute en un élan d'enfant qui implore protection.

—Oh, oui, aimez-moi!.... Aimez-moi bien!

SONNET.

TE DEUM LAUDAMUS.

A mon noble ami
GUY DE MORANT.

Oui Seigneur je te loue, en ce jour de misère,
D'être le raisin mûr qu'écrase le pressoir;
D'être le grain de blé sous la meule de pierre,
D'avoir été souvent moisson, vendange, espoir.

Puisqu'il faut opprimer ou l'être, je préfère
Être le lion triste et non le barreau noir
Qui le retient captif: être proie et non serre,
Et garder en mon cœur le sacré réservoir

Des larmes de pitié pour de toute amertume.
Je te rends grâce, ô Dieu, de m'avoir fait l'enclume
Qui vibre, harmonieuse, au dur choc du marteau;

D'être l'aile fragile au lieu de la tourmente
D'être la blanche voile errant la nuit sur l'eau
Et non le flot puissant qui brise et se lamente.

CONSTANT BEAUVAIS.

LE CANON
—DE—
M. BRUGÈRE.

On sait que le général Brugère, aujourd'hui gouverneur militaire de Paris et longtemps chef de la maison militaire de M. Carnot, vit sur la légende d'un fait d'armes accompli pendant la guerre de 1870, la prise d'un canon à Beaune-la-Rolande.

Nous avons sous les yeux le récit de cet épisode, extrait de la relation du 73e régiment de mobiles, que M. le lieutenant-colonel de Riancourt écrivit en 1872.

Nos lecteurs le liront avec intérêt:

Dans cette journée, deux compagnies du 2e bataillon, la 2e et la 3e (Châtillon-sur-Loing et Châtillon-sur-Loire), s'étaient distinguées. M. le capitaine d'artillerie Brugère avait reçu l'ordre de conduire une batterie légère escortée d'un escadron de lanciers, capitaine Pierre, par la route de Mézières à Beaune: arrivé au carrefour des Gouilloux, il vit la marche du colonel Robert sur Juranville menacée par le hameau des Cotelles, situé sur la route de Beaumont. Ayant demandé un bataillon, il ne put l'obtenir, l'ordre étant donné aux troupes de marcher sur Beaune. C'est alors qu'il aperçut sur la droite de la route deux compagnies et demie d'infanterie en tirailleurs. Ces compagnies étaient les 2e et 3e compagnies du 2e bataillon du 73e de mobiles, sous le commandement de leurs lieutenants MM. Boisseau et Coëtlogon, et une section de la 2e compagnie du 3e bataillon du 44e de marche. Sur l'invitation de M. Brugère, ces compagnies se portèrent en avant. Arrivées à 1,500 mètres des Cotelles, elles voient deux pièces d'artillerie ennemie qui se préparent à prendre position. La pièce de ces deux pièces se trouvait dans un champ à droite de la route et la seconde sur la route même; elles n'avaient pas d'escorte. Après une légère hésitation (les hommes croyaient ces pièces françaises), le feu commença et les servants de la première tentèrent, mais en vain, de l'emmener, ils sont tués et le canon reste en notre possession. La seconde s'échappe au galop et va se replacer en batterie derrière les Cotelles. Les compagnies continuent d'avancer, dépassent la pièce prise, et vont s'établir dans un fossé, à environ 200 mètres du hameau. Cependant, les obus tombent sans éclater tous: l'un d'eux vient se ficher en terre devant un homme, il se lève et prenant le projectile à deux mains, fait observer avec beaucoup d'entrain qu'il n'est pas étonnant que cela puisse tuer un homme!

A ce moment, M. Brugère fait charger l'escadron de lanciers sur le hameau, qui se trouve barricadé. Alors l'escadron tente de le tourner; mais, criblé d'obus, il se replie, sauf quelques hommes qui y pénètrent. L'infanterie appuyant la cavalerie, se porte sur les Cotelles et déloge, par ses feux, l'ennemi placé derrière les barricades. Contre-battu par notre artillerie, les Hanoviens qui occupent les maisons sont contraints de battre en retraite. Nos compagnies prennent alors possession du hameau, y font une vingtaine de prisonniers, dont un officier, et les remettent au 44e de marche. Il pouvait être alors 4 heures. Les compagnies rallient ensuite leur bataillon.

Ce canon fut le seul trophée de la campagne. Il a été fait un certain bruit autour de cette affaire, qui a été fort diversement racontée; j'ignore si jamais il y a été question de mes compagnies. Mon récit s'appuie sur le témoignage des acteurs et sur les rapports que je reçus le soir même de l'action.

Le résultat de la journée avait été la prise de Mézières, Lorcy, Juranville, les Cotelles et Fonsegrive. L'effet le plus important, à mes yeux, produit par cette bataille, fut la confiance que ce succès donna aux hommes dans des chefs qu'ils voyaient pour la première fois.

La tenue des hommes avait été bonne; partout les jeunes officiers avaient donné l'exemple. Le soir de l'action, le général Billot adressait au régiment ses félicitations et deux jours après le gouvernement mettait le 18e corps à l'ordre de l'armée.

Avec les chefs de bataillon et MM. Boisseau, de Coëtlogon, de Terrebasse, Demen, Viarmé et Houry, dont il a été question plus haut, le colonel citait le lendemain, à l'ordre du régiment, les officiers, caporaux et gardes.

PENSÉES.

Bien des bonheurs de ce monde consistent à l'avoir échappé belle.

L'affection peut se mesurer aux inquiétudes, on tremble dès qu'on aime.

Ce qui se brise est cruel: ce qui dure devient triste!

Le prestige de la mort change souvent l'épouse indifférente en veuve inconsolée.

C'est faire une injure à une femme que de la confondre avec les autres.

Tout homme peut à son gré changer en rivalité l'amitié de deux femmes.

La Situation au point de vue de la Presse du Mexique.

Presse Associée.

Mexico, 12 août—La situation actuelle des Yaquis n'inspire aucun intérêt. L'affaire est considérée comme une révolte sans importance. Au département de la guerre, on nie qu'aucun officier mexicain ait passé dans les rangs Yaquis.

A propos de l'ostracisme dont sont frappés les cadets juifs à West Point, le Correo Espanol, dit qu'on y voit la preuve de la haine que les Américains ont pour les juifs et qui vaut bien celle des français. Il ajoute que si Dreyfus s'était trouvé dans l'armée Américaine, il aurait été lynché par une émeute en fureur, au lieu d'être simplement mis en prison.

"El Tiempo", journal clérical, déclare, dans un éditorial, que les Etats-Unis sont l'ennemi commun de toutes les nations sur le continent. Il demande aux nations de race latine de s'unir pour leur commune défense.

Voici la conclusion d'article:

En ce qui concerne le Mexique, comme il est trop éloigné pour pouvoir entrer dans une alliance avec les Etats les plus importants de l'Amérique du Sud, il devrait adopter au moins une politique de rapprochement entre tous ses voisins du sud: surtout avec le Guatemala qui a toujours été jusqu'ici notre ennemi, à cause de l'appui que le Mexique a constamment accordé au Salvador dans ses différends avec le Guatemala.

—:o:—

Mort du marquis de Casteja.

Presse Associée.

Paris, 12 août—Le Figaro annonce la mort du marquis de Casteja, âgé de 94 ans, décédé hier, rue d'Anjou. C'était le dernier survivant des pages de Louis XVIII.

Son père avait servi sous Louis XVI.

—o—

Guillaume II, peintre de marine.

Presse Associée.

Londres, 12 août—L'empereur Guillaume a exprimé le désir de fournir trois toiles peintes par lui-même pour décorer le nouveau yacht de la reine d'Angleterre. On sait que Sa Majesté est un peintre de marine très habile.

Le yacht impérial Hohenzollern est orné d'une galerie de toiles brossées par Sa Majesté et qui représentent les victoires navales de la Grande Bretagne.